le vôtre comme celui d'un ami, et personne ne pourra me le reprocher. Adieu, monsieur, adieu !

Elle se retourna vers Mme Duveyrier et lui dit :

—Etes-vous contente, madame ?

Puis elle se jeta en pleurant dans ses bras, et pendant qu'elle la tenait serrée contre elle, elle ajouta à voix basse :

—Emmenez-moi, car je me sens mourir !

—Marianne, dit Alexandre, voudrez-vous croire à mon repentir ? voudrez-vous croire que je vous aimerai ? Je vous ai affligée, mais vous connaissez votre rivale et vous savez à présent si je puis vous tromper pour elle ?

—Je t'aime, dit Marianne, et tu m'aimeras un jour !

Alexandre se retourna vers Fanny :

—Est-ce à nous de partir ou de rester, madame ? ordonnez.

—Je partirai demain, répondit-elle.

—Où irez-vous ? demanda Marianne.

—Qu'importe ? pourvu que nous ne nous voyons plus.

—Vous ne partirez pas seule, dit la mère d'Alexandre. Non, madame; partout où vous irez, je vous accompagnerai. Ah ! laissez-moi à mon tour vous faire un sacrifice. Je me séparerai de mon fils et d'une fille pour vous suivre, si vous m'acceptez pour amie.

—Merci ! merci ! répondit Fanny ; et elle murmura en se retirant appuyé sur elle :

—Vous les reverrez bientôt.

Trois mois plus tard Alexandre reçut une lettre de sa mère qui lui annonçait son retour.

AUGUSTE ARNOULD.

DEUX NÉGATIONS VALENT UNE AFFIRMATION.

FANTAISIE.

I.

Paul Hamelin à Edouard Derodde, à Forcade, près Agen.

Paris, le 2 juillet 1841.

Ton ami Paul, mon cher Edouard, sera marié dans quelques jours.

Il me semble te voir éclater de rire à cette brusque et bien inattendue déclaration.... Raille à ton aise, mon ami ; rappelle-moi mes amères diatribes contre le mariage et les sermentsque nous avons échangés ensemble de ne jamais grossir la liste de ses victimes. Eh ! mon Dieu ! je pense toujours de même, mais je fais le contraire de ce que je pense. Suis-je le premier homme dont les actions soient en complet désaccord avec ses paroles, ou, pour me traiter moins sévèrement, qui n'ait pas le courage de son opinion.

Mon histoire, tu t'en doutes déjà, est celle de beaucoup de romans et de comédies. Je n'ai pas besoin de te dire combien est belle ma Julie; tu l'as trouvée toi-même si parfaite, qu'en partant pour la campagne, tu recommandais à mon célibat de s'en défier. Mon célibat, qui ne s'en *défiait que trop, a lutté avec acharnement*; mais il a été vaincu. Comme les anciens preux, il a choisi pour se rendre à lui le plus dangereux de ses ennemis, le mariage.. Au lieu d'insulter à sa disgrâce, dis, en te découvrant devant le prisonnier : " Honneur au courage malheureux !"

Sérieusement, il m'a été impossible de résister. Je ne te parlerai pas du vif désir qu'a mon père de me voir marié, pauvre père dont mes idées anti-conjugales faisaient le désespoir. Cette considération, toute puissante qu'elle soit, n'aurait pas suffi pour me déterminer. Mais j'ai tant d'amour pour Julie ?.. Je le dis à ma honte, ce que mes devoirs envers mon père et le soin de son bonheur n'ont pu me commander, je me le suis laissé imposer par ma passion à moi et par le soin égoïste de ma propre félicité. J'ai vainement invoqué contre ma faiblesse le souvenir de nos conventions et le secours de nos ardentes répugnances de jeune homme.. Je hais bien fortement le mariage, mais j'aime encore d'avantage Julie : l'une m'est décidément plus chère que l'autre ne m'est odieux.

Je viens d'écrire à mon père pour lui demander son consentement. Je doute que les affaires de sa fabrique et surtout sa goutte opiniâtre lui permettent de venir me l'apporter en personne ; mais je suis bien sûr de ne pas attendre longtemps sa réponse. Il a pour Julie, depuis qu'elle est orpheline, une si vive affection ! Comme il va être heureux, mon excellent père ! L'idée de sa joie me console un peu de la tristesse.... oui, de la tristesse que me cause, dans mon bonheur, le mécontement de moi-même.. j'allais presque écrire le remords.

Singulière et misérable nature que la mienne ! je me marie librement, volontairement, et si Julie venait me dire : " Je ne veux plus, " je serais le plus malheureux des hommes, et je pleurerais peut-être comme un enfant.. Et cependant, à la pensée du mariage je frisonne, et avant de faire le premier pas, j'hésite.... Allons donc ! c'est trop de faiblesse : je me suis montré lâche en reculant devant la ferme résolution de ne jamais me marier ; je ne veux pas être lâche encore en reculant aujourd'hui devant le mariage.